

DU MÊME AUTEUR :

ÉCRIVAINS ET PENSEURS

Paris, Ollendorff.

RÉACTION

Paris, Albert Savine.

UN GRAND IGNORÉ

Paris, Albert Savine.

HEURES VÉCUES

Paris, Albert Savine.

PORTRAITS D'HIER

Paris, Albert Savine.

Ouvrages couronnés par la Société Nationale d'Encouragement au Bien.

— GRANDE MÉDAILLE D'OR —

SOUS PRESSE :

STRADA

EN PRÉPARATION :

TÊTE ET CŒUR

HEURES RÉVÉES

« Ceux-là seuls veillent, ô mon Dieu, qui pensent à vous et qui vous aiment. Tous les autres sont endormis ; ils font des rêves et s'attachent à des fantômes. Vous seul, êtes la Réalité. »

« Je voudrais mettre tout un livre dans une page ; toute une page dans une phrase ; toute une phrase dans un mot. »

« On demande sans cesse de nouveaux livres, et il y a dans ceux que nous avons depuis longtemps, des trésors inestimables de science et d'agréments qui nous sont inconnus, parce que nous négligeons d'y prendre garde. C'est le grand inconvénient des livres nouveaux ; ils nous empêchent de lire les anciens. »

« Il n'est permis de parler aux hommes de la destruction que pour les faire songer à la durée, et de la mort que pour les faire songer à la vie ; car la mort court à la vie, et la destruction se précipite dans la durée. »

« Notre chair n'est que notre pulpe ; nos os, nos membranes, nos nerfs ne sont que la charpente du noyau où nous sommes enfermés comme en un étui. C'est par exfoliations que l'enveloppe corporelle se dissipe ; mais l'amande qu'elle contient, l'Être Invisible qu'elle enserre, demeure indestructible. Le tombeau nous dévore mais ne nous absorbe pas ; nous sommes consumés, non détruits. »

« Excelle et tu vivras. »

J. JOUBERT (*Pensées*).

plus importante de l'œuvre du moraliste fut celle de 1856, publiée, avec un grand nombre de pensées inédites, par M. de Raynal, frère du précédent, édition que les nombreuses réimpressions successives n'ont fait que reproduire.

Il nous convient d'être ici l'interprète de la reconnaissance des lettrés en saluant la mémoire de ce classificateur infatigable des débris épars de l'œuvre de Joubert, car c'est à lui que nous devons de posséder en un tout homogène les méditations partielles et les vues dispersées du penseur qui honore à un si haut degré les fastes des lettres françaises.



Ce rapide historique de la carrière de Joubert était indispensable pour entrer de plein-pied dans l'examen de son œuvre. Laissant à d'autres le soin de traiter de la vie intime du penseur, de ses relations avec les sommités littéraires de son époque et après avoir engagé nos lecteurs à se reporter à la notice si remarquable de M. Paul de Raynal, notre désir serait de définir la tonique des *Pensées* de Joubert, et d'en dégager les idées générales

pour en extraire la substance et la précise signification.

Quelles sont ses idées en Métaphysique, en Religion, en Psychologie, en Morale, en Politique, en Sociologie, en Littérature, en Poésie, en Art ? Quel est le caractère de sa critique ? Tel est le cadre que nous voudrions pouvoir remplir avec intérêt et profit.



Mieux que personne, Joubert a connu les imperfections et les lacunes de sa nature ; il s'est toujours jugé avec une grande perspicacité. Le caractère incomplet de son génie, il l'a senti d'une manière très intense, il en a souffert toute sa vie, et, ajoutons-le, l'a exprimé souvent en traits inoubliables.

« Je suis propre à semer, mais non à bâtir et à fonder. »

« Je suis comme Montaigne, impropre au discours continu... Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air : aucun vent constant n'a soufflé sur moi. Quand je luis, je me consume. J'ai beaucoup de formes d'idées, mais trop peu de formes de

Peut-on, avec une simplicité plus touchante, traiter de la prière et de ses humaines préoccupations : « Parler à Dieu de ses souhaits, de ses affaires, cela est-il permis ? écrit Joubert, et il ajoute : On peut dire que ceux qui le pratiquent par confiance et simplicité font bien. »

Et puisque nous touchons à ce sujet de la prière, n'avons-nous pas le devoir de transcrire ici cet admirable élan du philosophe religieux vers le Dieu de toute sa vie si pleine de vertus et si féconde en bonnes actions :

« Être sans fin et sans commencement, vous êtes ce que l'homme peut concevoir de meilleur. Comme un rayon de la lumière est renfermé dans tout ce qui brille, un rayon de votre bonté reluit dans tout ce qui est vertu. Tout ce que nous pouvons aimer et tout ce qui est aimable montre une part de votre essence, une apparence de vous-même. Toutes les beautés de la terre ne sont qu'une ombre projetée de celle qui est dans le ciel. Rendez-nous semblables à vous autant que notre nature grossière permettra cette ressemblance afin que nous soyons participants de votre bonheur, autant que le permet cette vie. »

Cependant, quoiqu'il soit facile de puiser à pleines mains dans ce trésor varié d'aphorismes brefs et lumineux, de sentences admirables, de pensées profondes, nous avons hâte de suivre Joubert dans l'exposé sommaire de ses doctrines métaphysiques, où, avec un laconisme merveilleux, il pose les bases de la philosophie première étayées sur les principes mêmes de la science ontologique la plus approfondie.

Notons tout d'abord le paragraphe liminaire du titre II des *Pensées*. Dans une progression superbe, il y définit sa conception de l'Être, du Monde et de la Vie : « Dieu est Dieu, le monde est un lieu ; la matière est une apparence, le corps est le moule de l'âme, la vie est un commencement. »

Les prémisses posées, voici la conclusion logique : « Tous les êtres viennent de peu, et peu s'en faut qu'ils ne viennent de rien. Un chêne naît d'un gland, un homme d'une goutte d'eau, et dans ce gland, dans cette goutte d'eau, que de superfluités ! Tout germe n'occupe qu'un point. Le trop contient l'assez, il en est le lieu nécessaire et l'aliment indispensable, au moins dans ses commencements. Nul ne doit le souffrir en soi, mais il faut l'aimer dans

d'un écrivain, de subir avec lui les fluctuations de sa pensée sans gouvernail, ou les continuelles métamorphoses de ses conceptions produites et dominées par les circonstances et les milieux.

De cette théorie au chaos il n'y a qu'un pas... et ce pas a été franchi, hélas! trop souvent de nos jours. Eh bien! n'en déplaise aux inventeurs de cette bizarre machine qu'on nomme la critique contemporaine, critiquer est synonyme de juger, et juger suppose un point de comparaison.

C'est d'une rigueur algébrique. Or, sans principes fixes d'esthétique ou de morale, la critique n'est que de la paraphrase ou du dilettantisme.

D'après la théorie de M. Taine qui n'est, en somme, transplantée dans le domaine littéraire, que le principe de Hegel sur l'identité des contradictoires, les œuvres d'art se valent toutes, pourvu qu'on les comprenne, c'est-à-dire pourvu qu'on les explique. Or, cette manière d'envisager les choses de l'esprit est le renversement pur et simple de toute esthétique. Ou le sens des mots n'existe plus, ou cette théorie s'évanouit en fumée. Car, puisqu'il me faut un critérium, un dogme, un point fixe pour juger de la moralité des actes, il me faut également le

même critérium pour juger de la beauté des œuvres. Il ne suffit pas de pouvoir expliquer *pourquoi* tel ou tel écrivain a écrit tel ou tel livre ; il faut, pour que la critique soit complète et qu'elle mérite simplement son nom, qu'elle *juge* en connaissance de cause, par conséquent qu'elle ait ses « amours et ses haines », selon la forte expression de Sainte-Beuve, ce grand maître dans les choses de l'esprit.

Aujourd'hui, on voudrait nous imposer une sorte de chimie intellectuelle, sous la pompeuse dénomination de critique expérimentale.

Cette analyse indifférente rappelle en effet l'opération du praticien qui dissout les corps sous la puissance des réactifs, en décrit les éléments, les molécules, les atomes, les classe enfin, sans s'apercevoir que la classification et la description des choses ne sera jamais leur raison d'être.

Joubert, lui, a merveilleusement compris le rôle moralisateur de la critique. Ses jugements sur les philosophes, les écrivains, les penseurs, les poètes, resteront comme des modèles de perspicacité, de finesse et de synthèse. Il a, avec une fermeté et une profondeur de jugement surprenantes, mis à leurs vraies places des hommes au sujet desquels

Quelle puissance d'observation dans les pensées suivantes : « La religion est la seule métaphysique que le vulgaire soit capable d'entendre et d'adopter... La véritable métaphysique ne consiste pas à rendre abstrait ce qui est sensible, mais à rendre sensible ce qui est abstrait, apparent ce qui est caché, imaginable, s'il se peut, ce qui n'est qu'intelligible, intelligible enfin ce qui se dérobe à l'attention.....

» Où le spiritualisme emploie les mots de *Dieu*, *création*, *volonté*, *loi divine*, le raisonneur matérialiste est perpétuellement obligé de se servir d'expressions abstraites, telles que la *nature*, *l'existence*, les *effets*. Il ne nourrit son esprit que de spectres sans traits, sans couleurs, sans beauté. » Et il ajoute : « L'incertitude des idées rend le cœur irrésolu. Aussi faudrait-il n'user des termes abstraits qu'avec une extrême sobriété. Non seulement ils ne sont l'appellation d'aucun être véritable, mais ils n'expriment même aucune idée fixe, et, en accoutumant l'esprit à ne pas s'entendre, ils accoutument bientôt la conscience à ne pas nous juger. Plus le style a de corps, plus il est moral. S'il arrive que la langue se perfectionne tellement qu'elle devienne *toute physique*,

espèce d'infériorité physique qui empêche l'homme de se mêler aux agitations de la vie, n'est-elle pas une puissante sauvegarde contre les entraînements vains et les inutilités du monde qui usent l'être en le dispersant sans aucun profit pour lui-même et la société dont il fait partie? Nous croyons fermement que la maladie est une grande école de méditation et de perfectionnement, car, si la jouissance physique produit l'égoïsme, et, finalement, la ruine de nos facultés supérieures, la souffrance inspire aux grandes âmes les hautes pensées et les nobles renoncements puisque la souffrance ou la formation est la loi nécessaire de la vie. Spinoza traînait une existence misérable, Montaigne, Descartes, Pascal, Vauvenargues, Maine de Biran, etc., furent des valétudinaires, et nous croyons que si l'on cherchait bien, on trouverait que les grands contemplatifs ont à peu près tous été victimes d'une santé défaillante, tant il est vrai que l'homme spirituel germe des cendres fécondes de l'homme charnel.

Aussi combien est juste le mot de M^{lle} de Chastenay, lorsqu'elle dit que « Joubert a l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps et qui s'en tire comme elle peut! ». En effet, toute son

loin. Partout où il y a plusieurs hommes il y a des mots. L'homme est né avec la faculté de parler ; qui la lui donne ? *Celui qui donne son chant à l'oiseau ! »*

Peut-on avec plus de force et de netteté éclairer un point de vue aussi complexe que la question de l'origine du langage ? La doctrine de Bonald est là tout entière, enchâssée dans quelques mots d'une stupéfiante simplicité.

Voulant achever maintenant l'examen rapide que nous venons de faire des *Pensées*, il nous semble que nous ne saurions mieux terminer qu'en ajoutant à nos nombreuses citations une dernière maxime dont l'esprit résume, selon nous, tout un ordre d'idées bien fait pour être médité.

« Il n'y a que des livres sacrés qui obtiennent un empire étendu et durable. Tous les autres ne font qu'occuper plus ou moins sérieusement les moments perdus de quelques désœuvrés. Habituer les hommes à des plaisirs qui ne viennent ni de la chair, ni de l'argent, en leur faisant goûter les choses de l'esprit, me paraît, en effet, le seul fruit que la nature ait attaché à nos productions littéraires. Quand elles ont d'autres effets, c'est par hasard et c'est

vie la même influence que la faible constitution de Joubert avait produite sur la sienne. On trouve dans ses œuvres une extrême distinction de pensée mais beaucoup moins de sérénité confiante, de fermeté éclairée que dans les écrits du moraliste auquel nous pouvons le comparer cependant sans trop de désavantage.

Comme Joubert, Doudan appartient à cette famille d'esprits dont le rôle effacé n'en a pas moins une très grande utilité et une très grande portée. Ils soutiennent, conseillent, dirigent même souvent d'autres esprits arrivés à la célébrité, mais ils restent dans l'ombre parce que leur destinée est d'y rester, au moins pendant que rayonne la gloire quelquefois éphémère de ceux dont ils étaient les discrets inspireurs.

De même que le nom de Joubert est demeuré enseveli, ignoré presque, tandis que la renommée de ses illustres amis atteignait jusqu'aux confins de l'Europe et du Monde, celui de Doudan, aujourd'hui jugé parmi les meilleurs, n'avait pas franchi les salons où s'élaborait la réputation des Broglie, des Falloux, des Montalembert, des d'Haussonville et des Swetchine.

» Nos institutions et nos coutumes en ont fait à leur tour un événement dont on se hâte d'oublier aussi vite qu'on peut l'épouvantable appareil, au lieu de nous accoutumer dès l'enfance, par la pensée et par les sens, à ne regarder cette séparation que comme le moment d'un départ pour un voyage sans retour, voyage que nous ferons un jour nous-mêmes sans doute, pour nous réunir dans des régions invisibles, on n'a rien oublié de ce qui était propre à en faire un objet d'horreur. On nous l'a fait considérer comme un châtement, comme le coup porté par un exécuteur tout puissant, comme un supplice enfin ; et nos amis, nos proches, quand nous avons cessé de vivre, quittent notre lit de repos comme ils quitteraient l'échafaud où l'on nous aurait mis à mort. »

Peut-on dire avec plus de sagesse des vérités aussi tristement méconnues ? De cette façon vulgaire d'envisager la mort que combat Joubert avec tant de force, on peut rapprocher cette pensée d'Adam Smith : « *Nous n'avons pas peur de la mort, mais bien peur d'être mort* », faisant ainsi allusion à l'appareil lugubre du tombeau moderne et à la dissolution repoussante du cercueil.

Si nous voulions pénétrer davantage l'essence de l'Amitié, telle que nous la comprenons, et séparer les éléments divers qui constituent cet état d'âme, il est certain que tout d'abord nous y trouverions une sorte d'instinct et d'attrait sexuel qui constituent une transition heureusement décroissante entre l'animalité pure et l'humanité supérieure.

Cette sympathie si profonde, si indéfinissable qui unit l'Homme et la Femme dans une même sphère d'aspirations, est une sorte de passion, mais de passion sauf le désir. En ce cas il n'existe plus aucun sexe, les appétits de la chair sont écartés, et l'individu est capable de ressentir tous les genres, toutes les nuances, toutes les modalités de l'affection, car alors l'asexualité est absolue.

Seules, nous en convenons, les âmes d'élite sont capables d'inspirer et d'éprouver des sentiments aussi élevés. Ces créatures privilégiées, véritables précurseurs d'une spiritualité plus raffinée, passent dans notre souvenir nimbées d'une auréole mystique et radieuse. Laure et Pétrarque, Dante et Béatrix, immortelles figures qui laissent dans la pensée un lumineux sillon, ne sont-elles pas les incarnations

meilleur épuré par l'absence des convoitises sensuelles, il est curieux de noter quelques-unes des vues les plus remarquables de Joubert sur cette période si troublée et en même temps si grosse d'avenir qu'on appelle le Directoire. Les jugements que nous allons emprunter çà et là aux lettres de M^{me} de Beaumont ont une saveur particulière d'indépendance et de sagacité. Les hommes et les événements y sont estimés à leur juste valeur par un esprit exempt d'ambition et étranger à toute espèce d'intrigues. Joubert voit et prévoit avec une souveraine clarté les causes et les effets qui s'agitent autour de lui et préparent l'éclosion d'un avenir qu'il prophétise avec une lucidité extraordinaire.

Voici par exemple quelques réflexions pleines de sens, sur Bonaparte, qu'il devine, et sur les hommes qui l'entourent. « Je voudrais bien voir, écrit-il, quelle mine vous faites aux associés de Bonaparte. Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse jamais dire d'eux :

« Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort ! »

» La nature avait fait tous ces hommes-là pour

cupation d'un ordre inférieur. Délicieuse harmonie du cœur et de l'esprit, rien au monde ne ressemble à ces doux effluves de sympathie entre deux sexes dont la nature s'affine, s'agrandit, se complète par le contraste même de leurs facultés distinctives. Nous comprendront seuls ceux qui dans leur vie ont eu le bonheur de posséder cet inestimable trésor : une amitié féminine. Ceux-là seuls connaissent les joies exquises de deux sensibilités, de deux intelligences vivant à l'unisson dans les sphères idéales de la perfection et de la vertu.



Notre intention n'est pas d'analyser par le menu la totalité des lettres de Joubert, un volume ne suffirait pas à cette intéressante et curieuse vulgarisation.

Il nous suffira de renvoyer aux sources* le lecteur désireux de suivre pas à pas l'existence de cet homme qui fut Joubert et que l'élite commence seulement de nos jours à connaître et à apprécier à sa très haute valeur.

* *Lettres de Joubert.* Perrin, éditeur, Paris.

